

noblesse ne date ni de ce siècle, ni de l'autre, un gentilhomme normand se rattachant par ses ancêtres au sang des ducs qui firent la conquête de l'Angleterre. A en croire les bruits du quartier, le comte ignorait lui-même à quel chiffre s'élevaient ses richesses ; il avait cinq châteaux sur divers points de la France, de grands immeubles dans Paris, des valeurs de toute nature, rentes sur l'Etat, actions de chemins de fer, obligations de compagnies pour des sommes qui échappaient à toute évaluation, enfin un mobilier aussi précieux par la date que par l'origine et où ne figuraient que des morceaux de choix, tableaux, livres, statues, bois sculptés, bronzes, services de table, tentures, cristaux, porcelaines, rappelant les noms de maîtres, ou les grandes époques de l'industrie et de l'art. Peu de personnes étaient admises à voir ces collections ; mais les connaisseurs en savaient le détail et en racontaient des merveilles.

Du comte lui-même, la chronique du quartier ne disait rien de précis. C'était un homme d'un âge mur, maniant bien un cheval, de bonnes manières et du plus grand air. Sa physionomie était naturellement si sérieuse et son regard si froid, qu'il imposait même au passant ; toute curiosité déplacée eût cédé devant la dignité de son maintien. Il sortait rarement et, quand il sortait, ses absences n'étaient jamais longues. Plusieurs fois on l'avait vu quitter l'hôtel et y rentrer brusquement, sans qu'on pût assigner un motif à ces caprices. Ses courses devaient-elles se prolonger, il se faisait suivre par un valet, tantôt à pied, tantôt monté comme son maître ; il tenait sans doute à avoir toujours quelqu'un sous sa main et à ses ordres. C'était un véritable seigneur, dans toute l'acception du mot : rien chez lui ne sentait le parvenu.

Quant à son intérieur, les renseignements laissaient aussi beaucoup à désirer. Tout ce qu'on en savait, c'est que la famille se réduisait à trois membres, le comte, sa sœur et sa femme. La comtesse menait peu de bruit et il n'en était question au dehors que pour citer sa beauté, qui faisait événement lorsqu'elle traversait la rue dans son équipage. Les gens de magasin franchissaient le seuil de leur porte, afin de la mieux voir, et ne tarissaient pas d'éloges sur ses perfections. Suivant les études et les goûts, chacun lui cherchait des types de comparaison ; ceux-ci en faisaient une vierge de Raphaël, ceux-là une divinité mythologique. Tous s'accordaient à vanter la pureté de ses

traits, la douceur de son regard et le charme incomparable répandu sur sa physionomie.

Mais ce qui plus encore que les avantages personnels de la comtesse, défrayait les conversations du quartier, c'était les façons et les airs de la sœur du comte, Mlle de Montréal, ou plutôt Mlle Pulchérie, comme on avait coutume de l'appeler. Impossible de la voir, ne fût-ce qu'un instant, sans garder le souvenir de cette apparition. Tout en elle avait un caractère à part et un cachet particulier ; en vain eût-on cherché à l'appareiller ; c'était évidemment un exemplaire unique ; la nature, après cet essai, avait brisé le moule. Jamais figure humaine ne se rapprocha autant de la tête de l'oiseau de proie ; l'analogie était frappante ; rien n'y manquait : ni le nez crochu, ni les yeux clignotants et à fleur de tête, ni les lèvres pincées, ni le menton fuyant, ni les cheveux hérissés en houppe. Quand elle passait en voiture, avec la comtesse à ses côtés, ce rapprochement se présentait irrésistiblement à l'esprit ; on eût dit qu'elle tenait la jeune femme dans ses serres, et qu'elle ne l'abandonnerait pas sans avoir épuisé le sang de ses veines.

C'était à l'occasion de Mlle Pulchérie que les langues de mes administrés se déliaient le plus volontiers. Tout ce qu'il y avait de mystérieux dans cette maison, on le faisait retomber sur elle. L'imagination s'en mêlant, il n'y eût bientôt plus de limite aux conjectures et aux suppositions. Le mercier enchérissait sur l'épicier, et le boucher ne voulait pas se laisser vaincre par le marchand de verdure. Les femmes brochaient sur le tout et y ajoutaient les commentaires qu'inspire naturellement l'esprit de corps. Bref, il n'était point de mélodrame, même aux boulevards, qui valût celui dont chacun autour de moi arrangeait les scènes et multipliait les combinaisons, en accompagnant ces versions sombres de gestes et d'exclamations appropriés.

Voilà où me conduisit cette enquête faite de porte en porte, dans les moments où mon service me laissait quelque liberté. Au lieu d'apaiser ma curiosité, ce premier résultat ne fit que l'accroître. Dans leur vague même, ces renseignements inspièrent le désir d'arriver à quelque chose de plus positif : derrière ces contes, il y avait une histoire réelle ; mais comment la pénétrer ? comment découvrir ce mystère que j'avais pressenti et que confirmait la rumeur populaire ? Là commençaient les difficultés, et

elles étaient de nature à décourager un homme moins opiniâtre que moi.

Des subalternes qui habitaient l'hôtel, aucun ne paraissait jouir d'un crédit mieux assuré que le concierge. Mille circonstances trahissaient cette autorité de seconde main et la rendaient manifeste, même pour l'observateur le plus superficiel. Les autres valets ne lui parlaient qu'avec déférence, venaient prendre ses ordres et les exécutaient ponctuellement. Quand le comte passait devant la loge, il ne manquait pas d'adresser au gardien de l'hôtel quelques signes de bienveillance, dont celui-ci semblait profondément touché. En serviteur bien appris, il s'inclinait alors jusqu'à terre ; mais n'en relevait que plus haut le front lorsque M. de Montréal s'était éloigné. Plus de doute, me dis-je ; c'est là le courtisan et le favori ; on le retrouve ainsi à tous les degrés de l'échelle sociale ; rampant envers les grands, hautain envers les petits.

Dès lors il me parut démontré que si je voulais obtenir sur les Montréal autre chose que des récits ou des impressions en l'air, c'était à ce personnage qu'il fallait m'adresser. Il était l'œil et il avait l'oreille du maître. S'il existait un secret dans cet intérieur, forcément il en était le dépositaire. Qu'il l'eût surpris ou qu'on le lui eût confié, peu importait, pourvu qu'il fût au courant.

— Voilà mon homme, m'écriai-je ; ne cherchons pas ailleurs. Il tient le mot de l'énigme et, si boutoné qu'il puisse être, je le lui arracherai. La cave du marchand de vins y passera s'il le faut ; mais j'en aurai le cœur net.

— On voit à quel point les difficultés de l'entreprise m'avaient aiguillonné ; pour en venir à mon honneur, je ne reculais pas même devant des frais, et Dieu sait si j'étais capitaliste.

II.

Les choses ne marchèrent néanmoins ni aussi promptement ni aussi heureusement que je me l'étais imaginé. J'avais affaire à un bourru de la pire espèce. On ne l'abordait ni quand on voulait, ni comme on voulait ; sa loge était une sorte de fort où il se gardait lui-même en gardant les autres. Son principal souci consistait à rendre aussi peu fréquentes que possible les communications entre l'hôtel et la rue, et à les réduire aux visites de rigueur et aux besoins du service. Aussi rendait-on à ces instincts sociaux la justice qui leur était due, et au lieu

de l'appeler M. Vincent, ou le père Vincent, ou Vincent tout court, suivant les termes où l'on vivait avec lui, s'accordait-on à le nommer le Vieux-Sournois, épithète dont il semblait plus enorgueilli qu'humilié, et qu'il prenait à tâche de mériter chaque jour davantage.

Vis-à-vis d'un homme animé de semblables dispositions et dont la réputation était si bien établie, il y avait presque à désespérer d'un succès. Je n'en maintins pas moins mes plans d'attaque, ne négligeant rien, à l'affût de la moindre occasion, et m'en remettant pour le reste au dieu du hasard, toujours secourable à ceux qui ne s'abandonnent pas.

Comme pour compliquer l'entreprise, le père Vincent avait été mis, par la nature ou les circonstances, à l'abri de beaucoup de séductions, des plus puissantes comme des plus habituelles. Il était veuf et sans enfants ; on ne pouvait donc le prendre de ce côté ; il avait franchi l'âge des passions violentes et vivait comme un moine, fidèle à ses devoirs d'état. Autre point par lequel il échappait aux embûches. Enfin on ne lui connaissait aucun défaut capital : il n'était ni joueur, ni gourmand, ni avare ; il ne fumait pas, à peine prisait-il ; en un mot, il passait pour invulnérable.

Malgré ces motifs de désespérer, je ne longéais pas une seule fois l'hôtel Montréal sans songer aux moyens de réduire le Cerbere qui le gardait si scrupuleusement. Avec quel gâteau ? je l'ignorais encore. A son intention, j'avais garni mes poches d'une tabatière. De toutes les façons d'engager l'entretien, aucune n'est plus sûre et ne manque moins son effet. Un jour que, par un affreux brouillard, le concierge assistait, tête nue, à une petite réparation des clôtures de l'hôtel, je m'approchai de lui sans affectation et lui tendant ma boîte entr'ouverte :

— Monsieur Vincent, lui dis-je, une prise de macouba, première qualité. C'est souverain contre les rhumes de cerveau.

Au lieu de répondre à mon procédé par un remerciement, le brutal me regarda de haut en bas.

— De quoi ? dit-il.

— Du vrai macouba, repris-je : En usez-vous ?

— Non, répondit-il, en me tournant le dos et en fermant sa porte avec violence. Passez votre chemin.

Voilà comment je fus payé de mes avances et où aboutit mon premier effort. Décidément, je

Je jouais de malheur ; je m'attaquais à un homme aussi étranger aux lois de la politesse, que s'il fût né dans les déserts de l'Ethiopie ou dans les glaces du Groënland. Que dis-je ? un sauvage lui-même, tout grossier qu'il est, se montre sensible à un cadeau et ne brusque pas les gens qui le lui offrent. Moi, j'en étais pour mes frais et recevais un mauvais compliment par-dessus le marché. Un autre s'en fût rebuté ; j'eus le courage de revenir à la charge. Par une rude matinée, d'hiver, je retrouvai le concierge occupé à faire déblayer les neiges qui obstruaient les abords de l'hôtel. Jamais occasion ne fut plus propice ; j'étais sur mon terrain et dans l'exercice de mon droit ; au sujet de pareils travaux j'avais mon avis à donner et mon mot à dire. Ainsi fis-je, et le vieux surnois, tout mal disposé qu'il fût, n'osa pas m'envoyer à tous les diables, comme il n'y eût pas manqué en toute autre occasion. Quand la besogne fut achevée, j'essayai d'aller plus loin :

— Monsieur Vincent ? lui dis-je.

— Monsieur l'agent ?

— Voici un froid sévère, n'est-ce pas ?

— Possible, et puis quoi ?

— Si nous avisions à le chasser ?

— Et comment ?

— Mais par un cordial quelconque. Du solide, du dur, à votre choix ; le marchand de vin n'est pas loin.

— Serviteur !

Et, pour la seconde fois, il me jeta la porte de l'hôtel sur le nez. L'affront était sanglant et la scène avait des témoins.

— Manant ! m'écriai-je.

Je me sentis vaincu ; cet homme n'avait rien de l'être policé ; il se rattachait, par l'éducation, aux races éteintes ; au lieu de drap d'Elbeuf, il aurait dû porter une dépouille d'animal. Bon gré, mal gré, il fallait donc renoncer à en tirer le moindre indice, et Dieu sait s'il m'en coûtait de prendre ce parti. Jamais ma curiosité n'avait été plus vivement excitée.

Deux fois par semaine, les portes de l'hôtel s'ouvraient devant l'équipage de la comtesse. C'était une voiture fermée, dont elle occupait le fond avec son inévitable belle-sœur. Quelquefois le comte se plaçait sur la banquette opposée ; le plus souvent il suivait à cheval. Je m'arrangeais de manière à assister à la sortie et à la rentrée de l'équipage ; un pressentiment m'y poussait et me servait à souhait. Je ne me souviens pas d'avoir eu de désappointement à

cet égard : au moment opportun, toujours je me trouvais là. Ce fut ainsi que je pus remarquer, dans les traits de Mme de Montréal, une altération plus manifeste chaque jour. Il me semblait même que, d'une sortie à l'autre, le mal empirait, et je m'étonnais qu'autour d'elle on n'en prît pas davantage l'alarme. C'était bien toujours ce visage d'un irrésistible attrait et auquel la voix populaire rendait un si vif hommage ; c'était bien aussi ce regard chargé de langueur, dont l'expression pénétrait et charmait même les personnes les plus indifférentes. Sa physionomie n'avait rien perdu de sa distinction, ni la bouche de sa grâce, ni le profil de sa pureté, ni le front de sa candeur ; mais sur cet ensemble était répandue comme une ombre qui en tempérait l'éclat et y imprimait un caractère fatal.

Dans les courtes rencontres qui se succédaient, je m'appliquais surtout à observer le maintien des personnages, objets de mon enquête. Le comte tenait presque toujours son cheval à cent pas en avant, et quand il se rapprochait de la voiture, c'était pour y dire un mot ou deux, en forme de commandement. Il ne se départait pas d'une politesse froide et cérémonieuse ; point de sourire sur les lèvres, point de geste affectueux ; rien qui dérogeât à la plus stricte étiquette. Quant à Mlle Pulchérie, au retour comme au départ, elle gardait la même pose et les mêmes airs : raide comme dans une chasse, busquée, gourmée, ou bien s'abandonnant à des gestes brusques et secs qui faisaient contraste avec les mouvements gracieux de la comtesse. Impossible, du point où je stationnais, d'entendre ce qu'elle disait à sa belle-sœur ; mais, sur l'aspect de la physionomie, on jugeait aisément la nature de l'entretien ; ou je me trompe fort, ou c'était aigre comme du verjus et pénétrant comme l'acier.

Un jour, ce souvenir me revient, je me trouvais sur le passage de la voiture, dans un moment où, coupant deux rues à angle droit, elle ralentissait son mouvement. Les roues vinrent effleurer le trottoir et pendant quelques secondes je me trouvais face à face avec les deux grandes dames, presque à les toucher, à une distance d'un ou deux pieds seulement. Précisément les choses en étaient alors au point que j'aurais pu désirer ; tout, dans l'intérieur de l'équipage, annonçait une crise ; les gestes y étaient vifs, les paroles animées. Mlle Pulchérie, rouge comme une pivoine, se démenait sur son coussin, au risque de troubler l'économie de sa toilette ; elle

jouait de l'avant-bras pour donner quelque force à ses arguments et semblait attacher plus de prix à triompher que la comtesse n'en mettait à se défendre. J'ignore sur quoi roulait le débat, ni s'il voulait ces frais de mise en scène ; ce que je sais, et d'une manière pertinente, c'est qu'au moment où mon regard se croisa avec celui de Mme de Montréal, elle se résignait et capitulait devant l'ennemi : une larme coulait sur sa joue, et elle venait de détourner brusquement la tête vers la portière, afin d'enlever à son bourreau la satisfaction de l'apercevoir.

Ainsi, sans autre secours que celui de ma propre observation, j'en étais arrivé à un commencement de preuves ; évidemment, cette larme n'était pas la seule que cette femme eût versée, et ce luxe qui l'entourait, cette vie opulente qui frappait le regard, cachaient des douleurs et des misères qui y faisaient une triste et cruelle compensation.

III.

Un événement, survenu quelques jours après, donna à mes présomptions une force et une sanction nouvelles.

A diverses reprises, et surtout vers les premières heures de la nuit, j'avais pu voir un individu, revêtu d'une blouse d'ouvrier, établir, sur le trottoir opposé à l'hôtel Montréal, le siège de ses longues et opiniâtres promenades. Il allait et venait, sans motif apparent, s'arrêtant ou reprenant sa marche, suivant qu'il se sentait à l'abri des regards indiscrets ou observé par quelque personne du voisinage. Le pavé était-il libre, la rue était-elle déserte, il choisissait un poste à son gré, d'où l'œil pouvait embrasser les croisées du premier étage ; on eût dit qu'il attendait un mouvement, un signal convenu, un témoignage d'intelligence. Après quoi il disparaissait et gagnait l'une des ruelles où débouchaient les jardins et les dépendances de l'hôtel.

Dans les débuts, les promenades de cet homme, quoique journalières, ne fixèrent point mon attention ; son costume était un sauf-conduit qui désarmait mes défiances. Comment croire, en effet, qu'une blouse eût quelque chose de commun avec les Montréal et qu'un simple ouvrier eût placé si haut ses bonnes fortunes ? Y eût-il une amourette, sous jeu, elle ne pouvait viser ailleurs qu'aux soubrettes de la maison, et dès lors elle était indigne d'éveiller les soucis d'un

fonctionnaire public. Pourquoi se faire le trouble-fête des petites gens ? Ainsi pensais-je et fermais les yeux sur les allées et venues de l'homme.

Cependant, à force de le rencontrer sur mon chemin, il se fit en moi un retour hostile ; mon humeur s'agrit, mes dispositions devinrent plus malveillantes. J'y réfléchis, et il me parut étrange qu'un artisan, à peine quitte de son travail, vint se mettre en faction aux portes de sa belle, comme eût pu le faire un coureur de ruelles, un désœuvré, un dameret. Ce n'était ni dans les mœurs, ni dans les habitudes de cette classe. Mais à qui avais-je affaire alors ? Peut-être à un malfaiteur, et dans ce cas il était de mon devoir de le surveiller, de prévenir ses desseins, de lui mettre au besoin la main sur le collet. A tout prendre, l'hôtel Montréal était une riche proie, et il était possible qu'une des mille bandes dont Paris est infesté, eût détaché l'un des siens afin de reconnaître les lieux et de préparer une expédition.

Sur cette impression, je serrai de près mon inconnu. Chaque fois qu'il venait s'installer dans son poste favori, à l'instant j'étais là, près de lui, à sa portée, de manière à ne perdre aucun de ses mouvements, éclairer contre éclairer la sentinelle contre sentinelle. Changeait-il de place ? J'en changeais aussi. Battait-il le pavé ? Je le suivais. En vain, multipliait-il les manœuvres pour me dérouter, en vain variait-il la couleur et la forme de ses vêtements, blouse blanche ou bleu, veste ou paletot, chapeau ou casquette, toutes ces ruses, tous ces travestissements étaient en pure perte et ne trompaient pas un œil aussi exercé que le mien. Aux allures, à la marche, je reconnaissais l'homme et me portais sur ses brisées, dès que je l'avais reconnu. Il s'effaçait alors, se rejetait dans l'ombre, essayait de nouvelles feintes ; stratégie impuissante et que je déjouais aisément. Enfin, de guerre lasse, il s'en allait en mangréant et quittait la partie, sauf à recommencer le lendemain.

Cette situation ne pouvait se prolonger sans amener un éclat : des deux côtés il semblait qu'on n'en voulût pas démordre ; lui s'obstinait dans sa poursuite, et moi dans ma surveillance. Jusque-là pourtant tout s'était borné à un duel silencieux, et les distances avaient été si bien gardées que je ne savais au juste à quoi m'en tenir sur la physionomie de ce mystérieux champion. De nuit, je ne me trompai pas à ses

allures ; en plein jour, j'aurais été moins sûr de mon fait. Pour tirer les choses au clair, je résolus de l'aborder dès le soir même ; à tout prendre, j'y avais mis trop d'égards et il était temps de relever la dignité municipale par un acte décisif.

Quand l'heure eut sonné, je le vis déboucher d'une rue latérale et gagner, comme à l'ordinaire, son poste d'observation. Il portait ce soir-là le costume strict de l'atelier, la blouse et la casquette, et n'en marchait pas moins fièrement ni d'un air moins décidé. On eût dit que le pavé lui appartenait. Certes, personne n'est plus disposé que moi à reconnaître le droit qu'a tout citoyen d'aller et de venir, de stationner même où bon lui semble, pourvu qu'à ces actes éminemment licites se rattachent des intentions et des desseins qui le soient aussi. Or, était-ce ici le cas ? N'y avait-il point de soupçon à concevoir sur cet homme qui venait se planter comme un dieu Terme sur un point de la rue, sans qu'à ce retour du même fait se rattachât l'exercice d'une fonction quelconque, d'une industrie honnête et susceptible d'être appréciée ? Evidemment, il y avait du louche là-dessus. Voilà le raisonnement que je me tenais et comment je cherchais à m'affermir dans le coup d'état que j'avais résolu de faire.

Quoi qu'il en soit, j'y mis de la longanimité. Plus de vingt minutes s'écoulèrent avant que je me fusse décidé à intervenir. Si mon homme avait vidé les lieux, c'était partie remise et peut-être indéfiniment. Mais il s'obstina si bien que je l'abordai.

— Camarade, lui dis-je, si vous laissez ce trottoir libre ; il y a assez longtemps, Dieu merci ! que vous l'occupez.

Je parlais encore que le compagnon était déjà loin. Dès mon premier mot, il avait détourné la tête et pris sa volée vers le carrefour voisin ; il me faussait compagnie. Raison de plus, pensai-je, pour le serrer de près ; un homme qui fuit ainsi n'a pas la conscience bien nette. plus que jamais, cette aventure qui n'avait, à l'origine, qu'un intérêt de curiosité, me parut prendre un caractère plus sérieux et se rattacher à l'accomplissement d'un devoir. Qui le sait ? peut-être étais-je sur la voie d'une capture importante et qui me ferait honneur. Je redoublai donc de vigilance.

De deux jours, mon client ne reparut pas et je croyais que, se voyant pénétré, il avait transporté ailleurs le siège de ses opérations au moins

suspectes. J'en étais aux regrets, lorsque, le troisième soir, au moment où le gaz venait d'être allumé, je l'aperçus sous le même costume, débouchant de la même rue, marchant du même pas et allant se camper sur le même trottoir, en homme qui paie d'audace et jette un défi à l'autorité. Cette fois, je me promis bien d'agir de manière à ce qu'il ne pût m'échapper ; j'allais jouer un rôle et faire un grand exemple. A peine le vis-je arrêté, que je l'abordai de front, et, le poussant vers le mur, de manière à lui barrer le passage :

— Encore ici ? lui dis-je brusquement. Vous y prenez goût à ce qu'il paraît ?

Soit qu'il ne s'attendit pas à cette apostrophe, soit qu'il eût la conscience d'une fausse position, l'homme à la blouse me sembla en proie à un certain trouble ; sa contenance était mal assurée, et volontiers il eût battu en retraite si je n'y eusse mis empêchement.

— Que vous importe ! répondit-il d'une voix qu'il essayait de rendre ferme.

Cet embarras l'accusait et me donnait plus de force contre lui ; point de doute, je tenais sous ma main un coupable.

— Il m'importe beaucoup, repris-je ; voyez mon képi.

— Le pavé n'est plus libre alors, s'écria-t-il avec humeur.

— C'est selon.

— Comment ! selon ? Voilà un mot singulier.

— Soit.

— Et vous êtes plus singulier encore que le mot.

Il s'échauffait visiblement et semblait retrouver ses avantages : j'y voulais couper court :

— Dites donc, l'ami, repris-je, si vous le prenez sur un ton moins haut ?

A peine avais-je achevé ces paroles que j'eus lieu de m'étonner de l'effet qu'elles avaient produit. Certes, il n'y avait rien là-dedans qui eût un caractère blessant, et pourtant mon interlocuteur releva la tête d'une manière hautaine, m'adressa un regard courroucé et d'un ton qui allait jusqu'à la menace :

— L'ami ! s'écria-t-il, l'ami ! Où prenez-vous vos expressions ? Choisissez les mieux ou gardez-les pour vos pareils.

En même temps que le langage, le maintien avait changé. Au lieu de se tenir dans l'ombre comme il l'avait fait jusqu'alors, avec une sorte d'affectation, il s'était avancé vers moi,

IV.

et les clartés du gaz portaient en plein sur sa figure. Il me suffit d'un coup d'œil pour voir que j'avais fait fausse route, et qu'il était temps de m'arrêter.

— Pardon, Monsieur, lui dis-je ; je me trompais.

Puis je le saluai, et il s'éloigna d'un air superbe : le beau rôle lui restait.

Pourquoi ce changement ? Le voici. Cette blouse, qui me semblait suspecte et contre laquelle je m'étais tant acharné, ne couvrait pas les épaules d'un ouvrier, mais celles d'un beau jeune homme, noble probablement, riche sans doute, à coup sûr d'une condition élevée. Dès l'abord, tout l'indiquait, et je m'étonnais de n'en avoir pas fait plus tôt la découverte. Les traits étaient fins, le teint délicat, la moustache et la barbe bien peignées, les mains blanches et chargées de bagues. Rien d'un ouvrier, si ce n'est le déguisement. C'est ce que j'avais aperçu au premier jet de lumière, et à portée de mieux juger à qui j'en avais. De là ce temps d'arrêt et cette retraite précipitée. La qualité de la personne une fois reconnue, ma responsabilité se trouvait à couvert, et ma surveillance expirait forcément ; le surplus échappait à mes attributions.

Aussi me gardai-je de troubler désormais ce jeune homme dans ses contemplations opiniâtres et ses reconnaissances de nuit : ma réserve fut d'autant plus grande, que j'étais mieux informé. Au lieu d'un ennemi, il eut en moi un protecteur et presque un complice. Dès qu'il paraissait, et le cas était fréquent, je m'effaçais à dessein, évitais le plus possible sa rencontre, et dirigeais ma surveillance dans un sens opposé au sien. Je voulais n'être pour lui l'objet d'aucun trouble ni d'aucune gêne.

Il me semblait de bon goût, une fois la paix signée, de faire verser de mon côté la mesure des procédés chevaleresques et de m'abstenir scrupuleusement de tout ce qui aurait eu même les apparences d'une indiscretion. Et pourtant, jamais ma curiosité n'avait été plus vivement excitée ; chaque pas que je faisais dans cette aventure, chaque détail que me livrait le hasard augmentaient mon désir d'arriver à des découvertes plus complètes ; il y avait là des masques à enlever, des voiles à déchirer, et un instinct me disait que, pour le faire à temps, il n'y avait pas une minute à perdre.

J'ai dit que l'hôtel Montréal occupait un espace considérable, et que ses jardins débouchaient sur une ruelle peu fréquentée. Cette ruelle n'était pas dans ma circonscription, et je n'avais point de surveillance à y exercer. Aussi ne pouvais-je rien savoir de ce qui se passait du côté de cette issue. Cependant j'avais lieu de croire que mon jeune homme y transportait le siège de ses opérations quand il avait épuisé son effort ailleurs et atteint les limites de sa patience. Un événement qui se passa peu de temps après, vint justifier mon opinion et me prouver que l'intérêt le plus vif s'attachait à la partie de l'hôtel qui était le moins en vue. J'avais couru après l'ombre et négligé la proie, ces mécomptes arrivent souvent aux curieux.

Une nuit que je poursuivais ma ronde avec mon zèle accoutumé, l'esprit un peu vide et l'oreille lasse d'un trop long silence, il me sembla, en passant devant l'hôtel Montréal, entendre du bruit et des éclats de voix venus de l'intérieur. Du bruit dans l'hôtel Montréal, à cette heure avancée, dans cette enceinte, ordinairement si taciturne ? Je n'en croyais pas le témoignage de mes sens. C'était une illusion sans doute, une de ces erreurs de l'ouïe, causées par le manque de sommeil et où tombent les organes les plus exercés. J'allais donc passer mon chemin sans y attacher plus d'importance, lorsqu'au bruit qui redoublait se joignirent des mouvements visibles du dehors ; des clartés se montraient derrière les vitres, et de croisée, en croisée, circonstance bien nouvelle et contraire à toutes les habitudes de la maison. Que se passait-il là-dedans ? Sans doute quelque chose d'étrange. Du monde sur pied à deux heures du matin ? L'hôtel Montréal ne m'avait pas accoutumé à ces surprises.

Un instant j'en crus deviner le motif. La santé de la comtesse n'était pas des meilleures, et il se pouvait qu'une crise se fût déclarée dans la nuit et eût amené cette agitation inusitée. A l'appui de ma conjecture, je m'attendais à voir la porte de l'hôtel s'ouvrir et un messenger aller en toute hâte à la recherche du médecin. Mon attente fut trompée ; la porte ne s'ouvrit pas, aucun valet ne sortit. Seulement les clartés de l'intérieur se déplacèrent, et pendant que la maison retombait dans les ténèbres, les cours et le jardin se remplirent de feux que l'on pouvait suivre par dessus le chaperon du mur. Cela res-

semblait beaucoup à une chasse aux flambeaux et à une expédition nocturne.

— A qui en ont-ils donc ? répétai-je avec un étonnement sans cesse accru. Et d'où peut venir cet esclandre ?

La détonation d'une arme à feu répondit à ma pensée : réponse terrible ! J'en tressaillis comme si le coup m'eût frappé. Plus d'incertitude, le cas était grave, il exigeait de la résolution. Le sang coulait, il y avait déjà des victimes ; je n'hésitai pas.

— Au plus pressé, me dis-je ; mon devoir est là.

D'un élan je me trouvai sur le seuil de l'hôtel et agitai le marteau avec la vigueur et l'autorité d'un maître. Si les ais eussent été moins solides, j'aurais jeté la porte en dedans, tant j'avais hâte d'arriver sur le théâtre du combat. Impatience légitime, mais à laquelle on ne semblait guère s'associer au dedans ! Par trois fois déjà, le marteau avait retenti sans que cet appel eût produit un effet sensible. Personne n'accourait, personne ne bougeait. On eût dit même qu'à cette manifestation du dehors correspondait une sorte de pacification intérieure. Les bruits cessaient, les clartés s'éteignaient ; plus d'éclats de voix, plus de mouvements ; l'habitation rentrait dans son état régulier, le silence et les ténèbres.

Je ne me payai pas de ces apparences et n'en tins pas mon ministère pour moins opportun ni moins urgent. Tout témoignait qu'il y avait là un drame de famille, une exécution à huis-clos, qu'on cherchait à étouffer et dont on effaçait mystérieusement les traces. Raison de plus pour agir avec décision. J'ébranlai une fois encore le marteau de cuivre et y ajoutai une sommation à l'appui.

— Ouvrez ! m'écriai-je.

Cette tentative n'eut pas plus de succès que les autres ; il ne s'en suivit qu'un calme plus profond.

— Au nom de la loi, ouvrez ! répétai-je.

Même silence, même immobilité ; c'était un parti-pris et une sorte d'affront fait à la justice. A aucun prix je ne devais l'endurer. D'une voix ferme et avec un accent qui n'admettait pas de refus :

— Ouvrez, dis-je, où je vais chercher la garde.

Il est à croire que cette menace produisit son effet et amena de salutaires réflexions. D'ailleurs le quartier commençait à s'en mêler ; ré-

veillé par le bruit que je faisais, il s'était mis aux fenêtres.

— Ouvrez, ouvrez ! criait-on de toutes parts.

A tant de sommations, il n'y avait plus à répondre que par l'obéissance. Quelque soin que l'on prit à amortir les voix, j'entendis échanger quelques mots dans le fond de la cour et, peu d'instant après, le son de pas qui se rapprochaient, me prouva que j'allais obtenir satisfaction. En effet, la porte roula sur ses gonds, et je me trouvai en face d'une figure connue, celle du père Vincent. Il tenait à la main une lanterne sourde qu'il démasqua brusquement, de manière à en projeter les clartés sur moi :

— Ah ! c'est encore vous, me dit-il en me reconnaissant. J'aurais dû m'en douter.

— Vraiment, répondis-je, étonné de son sang-froid. Et pourquoi donc ?

— On vous a toujours sur les épaules.

— C'est qu'il y a motif !

— Oui-dà ; le feu est donc dans le quartier ? C'est égal, vous auriez pu cogner moins fort.

Impossible de se faire une idée du naturel avec lequel cet homme me disait cela et du calme qui régnait dans son maintien. La toilette même était parfaitement assortie aux paroles : elle offrait un mélange des attributs de nuit et de jour, comme en portent les gens réveillés en sursaut et qui se couvrent à la hâte de ce qui leur tombe sous la main. Le pantalon était mal fixé sur les hanches ; la tête disparaissait jusqu'aux yeux dans cette coiffure plus commode qu'élégante, qui est l'emblème et l'indice du sommeil. J'avoue que devant ce bonnet de coton, je me repris de nouveau à douter et à hésiter ; il me semblait éloigner l'idée d'une violence et d'un crime. Et pourtant j'avais encore dans l'oreille comme l'écho de cette détonation qui ne pouvait pas avoir un caractère inoffensif ; j'avais vu, à une heure indue, cette maison s'animer, des lumières briller çà et là, enfin se succéder les apparences d'un événement intérieur. Comment prendre le change ?

— Monsieur Vincent, dis-je au concierge avec la sévérité qui convenait, vous devez croire que si je force votre porte au milieu de la nuit, c'est que mon devoir m'y oblige. Un coup de feu vient d'être tiré chez vous ; que s'y est-il passé ?

— Un coup de feu ? s'écria cet homme d'un air étonné ?

— Ni plus ni moins : un coup de feu

— Pas possible ! reprit-il.

— Quand je vous assure que cela est ! Je l'ai entendu de mes oreilles.

— Pas possible, vous dis-je ; entrez plutôt vous verrez.

Cette offre n'avait pas lieu sans motif ; déjà les voisins, attirés par le bruit, faisaient cercle autour de nous, et le concierge voulait en finir d'abord avec ces importuns. Une fois que j'eus pénétré dans la cour, il ferma sa porte, et un orage qui survint acheva de disperser le petit rassemblement, sans que personne y sût au juste de quoi il s'agissait.

Je demeurai en tête à tête avec le père Vincent et réduit à une explication sans témoins. Cette circonstance lui donnait de la force et il en usa.

— Ah çà ! lui dis-je, nous voici seuls, convenez au moins qu'il y a eu un coup de feu tiré chez vous.

— Bah ! me répliqua-t-il ; et comment aurais-je fait pour ne pas l'entendre ?

Son assurance me démontait.

— Mais vos maîtres, ajoutai-je, vos maîtres auront entendu.

— Mes maîtres ! répondit-il en me montrant les façades de l'hôtel plongées dans l'obscurité, regardez s'ils bougent.

— A présent, c'est possible ; mais tantôt.

— Tantôt comme à présent ; ils dorment comme des loirs.

Et voyant que je résistais encore et ne me tenais point pour battu, il ajouta.

— Venez voir plutôt.

Malgré une pluie battante, il m'entraîna vers les bâtiments et m'en fit faire le tour : rien ne témoignait que personne y veillât ; ni dans les jardins, il n'y avait de traces d'une alerte récente ; partout régnait le calme et le repos ; tout dormait, à part le concierge et moi. Décidément, j'en étais pour mon éclat ; le flagrant délit m'échappait et je courais le risque de passer pour un visionnaire. Aussi, pris-je le parti de battre en retraite et de ne pas pousser le zèle plus loin.

— Qu'ils s'arrangent, me dis-je. Ces gens-là ont le bras long ; mieux vaut fermer les yeux.

Sur cette réflexion un peu tardive, je pris congé du concierge et quittai l'hôtel.

V. Cependant le souvenir de cette crise ne m'abandonna pas durant le reste de ma faction, et, au jour, quand on vint me relever, je tentai un dernier effort. Il est possible, me dis-je, que le vrai théâtre de l'affaire soit du côté des petites issues de l'hôtel ; allons nous en assurer. Je m'y rendis, en effet ; j'en voulais avoir le cœur net.

Sur les derrières de l'habitation s'étendait une longue muraille, au-dessus de laquelle on n'apercevait que les troncs et les branches d'une allée d'ormes formant rideau à l'extrémité du jardin. Une seule porte avait été ménagée sur ce point et du premier coup d'œil il était facile de juger qu'elle ne s'ouvrait pas fréquemment. Les ferrures étaient chargées de rouille et les panneaux avaient joué faute d'entretien et par l'effet de l'abandon. L'aspect des lieux justifiait d'ailleurs l'état de désuétude dans lequel ils étaient tombés. La ruelle qui y régnait desservait des terrains vagues, parsemés de maisons d'assez médiocre apparence et tristement habitées. Ces contrastes sont moins rares qu'on ne l'imagine, et, en plus d'un quartier, Paris en offre le spectacle douloureux ; nulle part l'extrême opulence ne touche de plus près à l'extrême misère.

Dé fiance ou morgue, l'hôtel Montréal s'était donc gardé de ce côté. Ce qu'il y possédait de dépendances n'avait point de communications avec l'intérieur, et la porte du jardin présentait toutes les apparences d'une issue condamnée. Quant à la ruelle, elle était affligeante à voir et faisait peu d'honneur à la vigilance de l'autorité. On y marchait dans une boue liquide, plus digne d'un marécage que d'une voie classée et prélevant sa quote-part des deniers municipaux.

J'eus quelque peine à m'y frayer un chemin, et un instant je mis en délibération si je pousserais mes recherches. Comment supposer qu'un être vivant se fût engagé de nuit dans des fondrières où, en plein jour, je n'avançais qu'avec effort ? Là-dessus j'allais renoncer lorsqu'une circonstance me frappa. Vers la gauche de la ruelle et au pied même du mur se montraient des empreintes toutes récentes ; je les suivis : elles aboutissaient à la porte du jardin. C'était un premier indice ; bientôt j'en recueillis ou crus en recueillir d'autres. L'imagination arrange volontiers les faits au gré de ses soupçons ou